



MARY BALOGH
La magie de Noël

J'AI
LU
POUR ELLE

AVENTURES & PASSIONS

Mary Balogh

Après avoir passé toute son enfance au pays de Galles, elle a émigré au Canada, où elle vit actuellement. Professeure, c'est en 1985 qu'elle publie son premier livre, aussitôt récompensé par le prix Romantic Times. Spécialiste des romances historiques Régence, elle figure toujours sur les listes des best-sellers du *New York Times* et a reçu de nombreuses récompenses.

La magie de Noël

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

- Duel d'espions
N° 4373
Le banni
N° 4944
Passion secrète
N° 6011
Une nuit pour s'aimer
N° 10159
Le bel été de Lauren
N° 10169
La maîtresse cachée
N° 10924
Stratagème amoureux
N° 11298
Un bijou si précieux
N° 11762
La perle cachée
N° 11788

**CES DEMOISELLES
DE BATH**

- 1 – Inoubliable Francesca
N° 8599
2 – Inoubliable amour
N° 8755
3 – Un instant de pure
magie
N° 9185
4 – Au mépris des
convenances
N° 9276

LA FAMILLE HUXTABLE

- 1 – Le temps du mariage
N° 9311
2 – Le temps de la
séduction
N° 9389
3 – Le temps de l'amour
N° 9423
4 – Le temps du désir
N° 9530
5 – Le temps du secret
N° 9632

LA SAGA DES BEDWYN

- 1 – Un mariage en blanc
N° 10428
2 – Rêve éveillé
N° 10603
3 – Fausses fiançailles
N° 10620
4 – L'amour ou la guerre
N° 10778
5 – L'inconnu de la forêt
N° 10878
6 – Le mystérieux duc de
Bewcastle
N° 10875

**LE CLUB
DES SURVIVANTS**

- 1 – Une demande en
mariage
N° 11019
2 – Un mariage surprise
N° 11152
3 – L'échappée belle
N° 11196
4 – Rien qu'un
enchantement
N° 11310
5 – Rien qu'une promesse
N° 11482
6 – Rien qu'un baiser
N° 11565
7 – Rien que l'amour
N° 11675

**LA SAGA
DES WESTCOTT**

- 1 – Celui qui m'aimera
N° 12315
2 – Celui qui m'embrassa
N° 12430
3 – Celui qui m'épousera
N° 12717

MARY
BALOGH

La magie de Noël

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Catherine Berthet*





POUR elle

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailupouelle.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original

CHRISTMAS BEAU

Éditeur original

Dell, an imprint of The Random House Publishing Group,
a division of Random House, Inc., New York. Originally published by Signet,
an imprint of Dutton Signet, a division of Penguin Books USA, Inc.

© Mary Balogh, 1991

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2019

1

Comme il était étrange de s'habiller de nouveau pour sortir, songea Judith. Et plus étrange encore de porter une robe bleue. Sa période de deuil s'était achevée la semaine précédente, et elle était passée directement du noir à la couleur, sans période intermédiaire de gris ou de lavande.

Non seulement c'était étrange, mais elle se sentait aussi coupable à l'idée de sortir et de s'amuser alors que les enfants étaient au lit, dans la nursery. D'autant plus qu'elle les avait privés de ce qui aurait été un grand plaisir pour eux en refusant, la semaine précédente, de se rendre en Écosse avec ses parents pour passer Noël chez sa sœur. Le voyage aurait été trop long pour les enfants, avait-elle décidé. Surtout pour Kate, qui avait à peine trois ans.

Un mois plus tôt, elle avait également décliné l'invitation de la famille d'Andrew, qui la conviait à Ammanlea pour la période de Noël. Pourtant, les enfants auraient pu se dépenser dans le domaine et y auraient retrouvé plusieurs cousins avec qui jouer. Cependant, Judith avait refusé, car elle avait toujours l'impression de se noyer au sein de cette famille nombreuse, au point

d'y perdre son identité. Et aussi parce que cela aurait ravivé le souvenir d'Andrew.

Cette pensée la fit se sentir encore plus coupable. Andrew avait été son mari, après tout, et le père de ses deux enfants.

Ils passeraient donc Noël à Londres tous les trois, avec Amy. Une perspective un peu sombre, mais préférable aux deux autres possibilités.

Du bleu. Judith Easton fit courir ses mains sur la soie de sa nouvelle robe de soirée, tout en contemplant les volants et les mules assorties à la jupe. Le bleu était sa couleur préférée. Quel plaisir de baisser les yeux et de ne pas voir de noir ! Bien qu'elle eût quitté le deuil depuis déjà une semaine, elle éprouvait toujours la même joie quand elle regardait sa toilette.

Ses boucles blondes encadraient son visage et formaient des anglaises sur sa nuque. Elle trouvait cette coiffure très élégante. Mais peut-être qu'un turban aurait été plus en accord avec son âge et son statut de veuve...

Elle avait vingt-six ans. Paraissait-elle son âge ? se demanda-t-elle en jetant un coup d'œil au miroir. Elle ne se sentait pas si vieille. À vrai dire, depuis qu'elle était revenue à Londres et qu'elle occupait la maison de ses parents pendant que ceux-ci étaient en Écosse, elle avait l'impression que les années s'étaient envolées. Elle n'arrivait pas à croire que huit ans avaient passé depuis qu'elle avait fait ses débuts dans le monde. Pourtant, deux enfants étaient là, dans la nursery, pour le lui rappeler.

Elle se retourna pour prendre sa cape et son éventail, chassant de ses pensées sa première saison. Les souvenirs de cette époque la faisaient

frissonner de honte. Sa seule consolation était d'avoir échappé à un mariage qu'elle redoutait. Néanmoins, celui qu'elle avait contracté lui avait rapidement apporté chagrin et désillusions.

Elle entra dans la nursery sur la pointe des pieds, mais Rupert était assis dans son lit et lisait un livre. Kate était elle aussi éveillée, les joues roses, ses grands yeux sombres écarquillés.

— Maman, dit-elle, les lèvres tremblantes. Ne partez pas trop longtemps.

Judith se pencha pour embrasser sa fille.

— Quand tu te réveilleras demain matin, je serai rentrée depuis longtemps. Nanny est près de toi, tu n'as rien à craindre. Et tante Amy est à la maison.

— M. Freeman ne sera plus là demain, n'est-ce pas, maman ? demanda Rupert d'un ton grognon, en levant les yeux de son livre.

— Il a l'amabilité de m'accompagner chez lady Clancy ce soir, dit Judith en allant embrasser le garçonnet sur le front. C'est tout.

— Bien, répondit Rupert en replongeant le nez dans son livre.

Claude Freeman était un ancien ami d'Andrew, qui était venu présenter ses respects à Judith quand elle était arrivée à Londres, deux mois plus tôt. Depuis, il lui rendait visite à intervalles réguliers. C'était un homme à la carrure imposante et aux manières pompeuses. Malheureusement, les efforts qu'il déployait pour gagner l'amitié de ses enfants demeuraient sans effet.

— Je dois y aller, annonça Judith en souriant. M. Freeman m'attend en bas. Dormez bien.

— Maman ! s'exclama Kate. Vous êtes très jolie.

Judith sourit encore et leur envoya un baiser du bout des doigts.

Elle se sentait toujours coupable, en descendant l'escalier. Andrew et elle avaient vécu à la campagne pendant tout le temps qu'avait duré leur mariage. Durant plusieurs années, Judith n'avait eu de contacts avec la société qu'à l'occasion de rares dîners et réceptions campagnardes, alors qu'Andrew, lui, passait fréquemment quelques semaines, ou même quelques mois, seul en ville.

Claude attendait dans le hall, grand et impressionnant dans son costume de soirée, avec son chapeau de soie. Il paraissait encore plus grand à côté d'Amy, qui était minuscule et frêle comme un oiseau. Un rude combat contre la variole quand elle était enfant lui avait laissé le teint pâle, une taille inférieure à la moyenne et quelques cicatrices sur le visage. Judith avait toujours pensé qu'elle était faite pour le mariage et la maternité, mais un sort cruel l'en avait privée. Amy était la sœur aînée d'Andrew. Après la mort de ce dernier, Judith avait invité sa belle-sœur à vivre avec elle, car personne dans la famille ne semblait vouloir d'elle. Amy avait accepté avec un enthousiasme inattendu.

— Comme vous êtes belle, Judith ! s'exclama-t-elle, alors que Claude lui prenait sa cape des mains pour la poser sur les épaules. Le noir n'est vraiment pas votre couleur.

Ce n'était pas non plus celle d'Amy. Elle n'avait pas besoin de noir pour lui ôter les dernières couleurs qui lui restaient. Le blond de ses cheveux semblait s'être terni. Amy devait avoir trente-six ans, à présent. Comme le temps passait !

— C'est aussi mon avis, madame Easton, déclara Claude en reculant pour s'incliner. Je vais faire des envieux ce soir.

Judith sourit. L'idée de participer de nouveau à un événement mondain était excitante, même s'il ne s'agissait que d'une réception, et non d'un bal. Elle avait reçu quelques invitations au cours du mois écoulé et avait choisi avec soin l'événement qui verrait sa réapparition dans le monde.

Oui, cela lui remontait le moral, c'était indéniable. Mais elle éprouvait aussi une sourde appréhension, qui lui nouait l'estomac. C'était peut-être naturel, pour quelqu'un qui avait passé presque huit ans à l'écart de la société, se disait-elle. Mais ce n'était pas la seule raison.

L'ancien scandale demeurerait-il dans les mémoires ? Allait-on la snober ? Non, elle ne pouvait croire que les choses se passeraient aussi mal. Elle n'aurait pas reçu d'invitation du tout, si elle avait encore été en disgrâce. Et Claude n'aurait pas été aussi enthousiaste à l'idée de l'escorter s'il y avait eu un risque qu'on lui batte froid.

Certaines personnes se rappelaient pourtant certainement qu'elle avait été fiancée pendant deux mois au cours de la saison, sept ans et demi plus tôt, et qu'elle avait brusquement rompu ses fiançailles sans faire d'annonce officielle ni donner la moindre explication en privé à son fiancé, avant de s'enfuir à la campagne pour épouser Andrew.

Elle avait très mal agi. Elle en avait été consciente, même à l'époque. Mais elle était si jeune, si terrifiée, si déroutée ! Elle avait été incapable d'affronter les conséquences de son

changement d'inclination. En vérité, il n'y avait pas eu de changement, puisque ces fiançailles avaient été dénuées du moindre sentiment d'amour ou d'affection. Quoi qu'il en soit, elle n'avait pas agi convenablement. Elle s'était enfuie avec sa sœur et sa femme de chambre, en laissant un message à ses parents et en leur confiant le soin de tout arranger comme ils le pouvaient.

Avec un sourire déterminé, elle prit le bras que Claude lui offrait. Huit années s'étaient écoulées depuis qu'elle avait commis cette maladresse. Elle était une personne différente, à présent, et elle portait un autre nom. Et elle s'apprêtait à commencer sa vie sans Andrew.

Elle était libre. Cette pensée était exaltante.

— Vous êtes sûre de ne pas vouloir venir avec nous ? demanda-t-elle à Amy.

Il était un peu ridicule de poser cette question alors qu'elle allait franchir la porte, mais ce n'était pas la première fois qu'elle faisait cette proposition à sa belle-sœur.

— Je n'ai jamais assisté à un événement mondain, Judith. Je mourrais de honte et je ne saurais pas où me mettre. Allez-y et passez une bonne soirée. Je serai là, au cas où les enfants auraient besoin de moi. Et j'imagine déjà toutes les conquêtes que vous allez faire.

— Dans ce cas, bonne nuit, Amy ! répondit Judith en riant. Mais, un de ces jours, je vous emmènerai.

Amy sourit. Lorsque la porte se referma derrière Judith et M. Freeman, une ombre de tristesse passa dans son regard. Comme elle aurait aimé... Mais elle était bien trop vieille pour avoir

de telles pensées. Elle devait s'estimer heureuse. Elle avait enfin un foyer où sa présence était utile et appréciée. Et elle se trouvait à Londres, la ville où elle avait toujours voulu vivre.

Amy pivota sur elle-même et remonta dans son salon.

Judith passait une excellente soirée. Lord et lady Clancy, ses hôtes, lui avaient réservé un accueil charmant. Alors qu'elle déambulait dans le salon au bras de Claude, tous deux s'arrêtèrent pour parler avec un groupe d'invités dont la conversation semblait particulièrement intéressante. Puis Claude s'éloigna, et elle se sentit aussi à l'aise que si elle n'avait jamais quitté les salons londoniens.

Cela dura au moins dix minutes.

Au bout de ce laps de temps, la dame qui se tenait près de Judith s'écarta en souriant pour laisser une nouvelle personne entrer dans le groupe.

— Ah, vous êtes venu finalement, monsieur. Joignez-vous à nous, je vous prie. Vous connaissez tout le monde, bien entendu. Excepté peut-être Mme Easton ? Madame, je vous présente le marquis de Denbigh.

L'estomac de Judith tressauta et se noua. Elle sentit ses genoux se dérober sous elle.

Il n'avait pas changé, à ceci près qu'il avait l'air encore plus sévère et plus morose que huit ans auparavant. Il était très grand – au moins une demi-tête de plus qu'Andrew. Au premier coup d'œil, il semblait mince, mais la largeur de son torse et de ses épaules dénotait sa force et

son excellente condition physique. Cela n'avait pas changé avec les années.

Son visage était toujours anguleux et dur, avec des lèvres minces. Ses yeux d'un gris métallique, à demi cachés par des paupières lourdes, avaient une expression belliqueuse. Ses cheveux bruns grisonnaient légèrement sur les tempes. C'était nouveau. Pourtant, il ne devait pas avoir plus de... trente-quatre ou trente-cinq ans ?

La présence de cet homme emplît Judith de terreur et d'un sentiment de répulsion injustifié. De fait, il ne l'avait jamais traitée durement, s'était toujours montré parfaitement courtois. Cependant, son attitude n'avait jamais été chaleureuse.

Judith avait toujours eu envie de fuir à l'autre bout du monde en le voyant entrer dans une pièce, et cela recommençait. Elle aurait aimé s'échapper, aller quelque part où l'air lui paraîtrait plus respirable.

— Madame Easton, dit-il de cette voix étrangement douce, qu'elle avait oubliée.

Il s'inclina avec raideur.

— Monsieur, répondit-elle en faisant une révérence.

— Mais ils se connaissent ! s'exclama un gentleman du groupe en éclatant de rire. Je crois même qu'ils ont été fiancés autrefois. N'est-ce pas, Max ?

— Oui.

Les yeux gris du marquis transpercèrent Judith. Il n'esquissa pas l'ombre d'un sourire mais, à vrai dire, elle ne l'avait jamais vu sourire.

— Il y a très très longtemps.

— Je ne crois pas, Nora, avait dit le marquis de Denbigh, trois jours avant la réception.

Il était allé présenter ses respects aux Clancy, entre deux actes, au théâtre.

— Nous ne vous voyons presque jamais en ville, Max, protesta lady Clancy. Cela doit faire au moins deux ans que vous n'étiez pas venu. Et maintenant que vous êtes là, vous refusez de sortir. C'est exaspérant. J'envisage de vous renier en tant que cousin.

— Cousin au second degré, rectifia-t-il en passant les loges en revue à l'aide de ses jumelles. Et je suis là ce soir, vous ne pouvez donc m'accuser de vivre totalement en reclus.

— Mais vous restez seul dans votre loge. C'est inhumain, Max. Vous n'aviez qu'un mot à dire pour passer la soirée avec nous. Êtes-vous sûr de ne pas vouloir assister à ma réception ? Ce serait tellement flatteur pour moi ! La nouvelle de votre présence en ville a causé un certain émoi, vous savez. Si vous restez pour la saison, vous serez la cible préférée des mères en quête d'un bon parti pour leurs filles.

— Elles seraient bien avisées de réserver leur énergie pour des projets plus réalisables, dit-il tout en continuant à examiner les loges voisines.

— Je me demande pourquoi vous êtes venu en ville, si ce n'est pas pour paraître en société, répliqua Nora, un peu fâchée.

— Je dois rendre visite à Weston, entre autres. En deux ans, je crains que mes costumes ne se soient vraiment démodés, Nora.

Sa cousine émit une sorte de ricanement.

— C'est ridicule. Même vêtu d'un sac, vous seriez élégant, Max. Vous avez une telle pres-tance. Cherchez-vous quelqu'un en particulier ?

ajouta-t-elle comme le marquis continuait à scruter les loges.

Ce dernier laissa nonchalamment retomber son bras et croisa les mains dans le dos.

— Non. Je constatais simplement que très peu de visages me sont familiers.

— Ils vous paraîtraient plus familiers si vous ne jetiez pas les invitations qu'on vous envoie à la corbeille à papier. Je suppose que c'est ce que vous faites ?

— Non, pas vraiment. Mais je pense que c'est ce que fait mon secrétaire.

— Vous êtes vraiment irritant. Il n'y a pas grand monde à Londres en décembre, Max. Mais il est impossible de vous faire entendre raison. Il en a toujours été ainsi. Et voilà, vous m'avez mise de mauvaise humeur, alors que je suis de nature si optimiste. Vous feriez mieux de retourner dans votre loge et de rester en tête à tête avec vous-même, puisque c'est ce que vous aimez. Le prochain acte ne va pas tarder à commencer.

Lord Clancy, qui discutait jusque-là avec une invitée dans leur loge, se tourna vers eux en riant.

— Nora comptait bien être la première et la seule aristocrate de Londres à vous attirer hors de chez vous avant Noël, Max. Elle a juste oublié que, depuis ce matin, vous avez une bonne raison de ne pas venir.

— C'est exact, j'avais oublié, confirma lady Clancy. Mais cela s'est passé il y a si longtemps que plus personne n'y pense. J'ai reçu ce matin un message de Mme Easton qui me disait qu'elle acceptait mon invitation. Judith Easton, Max. La fille de lord Blakeford.

— Oui, dit le marquis en contemplant fixement la fosse d'orchestre. Je sais qui est Mme Easton.

— Je pensais qu'elle accompagnerait Blakeford et son épouse en Écosse, déclara lord Clancy. Ils sont allés y passer Noël, apparemment. Mais elle est restée ici. Nora lui a envoyé une invitation pour la réception. Par une regrettable coïncidence, elle se trouve en ville en même temps que vous, Max. Elle n'était pas revenue depuis encore plus longtemps que vous. En fait, je ne me rappelle pas l'avoir vue ici depuis qu'elle s'est enfuie avec Easton.

— C'est de l'histoire ancienne, déclara vivement lady Clancy. Vous feriez mieux de vous remuer, Max. Je ne vous adresserai plus la parole pendant un mois si vous ne venez pas à ma réception.

Le marquis de Denbigh poussa un profond soupir.

— Puisque vous y tenez tant, Nora, je passerai une petite demi-heure. Cela vous convient-il ?

Nora sourit et déploya son éventail.

— C'est fou ce que l'on peut obtenir sous la contrainte. Oui, je suis satisfaite. Maintenant, allez-vous enfin vous asseoir avec nous ou tenez-vous tant à regagner votre loge ?

— Je vais vous quitter, dit-il en s'inclinant poliment.

Mais le marquis ne retourna pas dans sa loge. Il sortit du théâtre et rentra chez lui à pied, car il avait donné l'ordre au cocher de ne revenir le chercher qu'à la fin du spectacle.

Donc, elle sortait enfin de sa cachette. Elle allait se rendre chez Nora. Eh bien, il la verrait là-bas.

Huit ans avaient passé. Pour être précis, sept ans et demi. Elle avait dû changer. À l'époque, elle avait dix-huit ans et arrivait de la campagne. Douce, timide, jolie. Il n'avait jamais trouvé les mots adéquats pour la décrire telle qu'elle était à ce moment-là. Les mots semblaient plats et ne la faisaient pas paraître différente des dizaines d'autres débutantes. Pourtant, Judith Farrington était unique.

Du moins, pour lui.

Elle avait vingt-six ans à présent. C'était une femme. Une veuve. Mère de deux jeunes enfants. Son mariage ne pouvait pas avoir été heureux. À moins qu'elle n'ait été au courant de rien, bien entendu. Mais comment une épouse pouvait-elle ignorer, même si elle passait le plus clair de son temps à la campagne, que son mari menait une vie de débauche ?

Elle avait dû changer. Forcément.

Il voulait voir la différence. Il avait attendu longtemps. Surtout depuis le décès de son mari dans une bagarre de tripot. Car c'était ainsi qu'il était mort et non, comme le prétendait la version officielle, lors d'un accrochage dans la rue avec des brigands.

Max était venu à Londres dès qu'il avait appris qu'elle s'y trouvait. Puis il avait attendu, encore, qu'elle se décide à paraître en public. Et, enfin, elle acceptait l'invitation de Nora.

Il y serait également. Il avait un compte à régler avec Judith Easton. Une revanche à prendre. Une certaine quantité de haine à faire sortir de son cœur et de son âme.

Trois jours plus tard, il la repéra dès son entrée dans le salon des Clancy. À vrai dire, il n'eut pas

besoin de la voir pour savoir qu'elle était là. Il y avait quelque chose de spécial chez elle, qui éveillait en lui une sorte de sixième sens.

— Entrez, dit lady Clancy en venant lui prendre le bras. Ne soyez pas gêné par sa présence, Max. Je vais vous présenter au groupe de lord Davenport. Caroline Reave est là également. On ne s'ennuie jamais, avec elle.

— Merci, Nora, mais je me débrouillerai sans vous, dit-il en se dérobant. Ce n'est pas parce que j'ai passé deux ans loin de la ville que j'ai oublié comment me comporter dans un salon.

Lady Clancy haussa les épaules et sourit.

— J'aurais dû me douter que vous affronteriez la situation sans détour. J'aurais peut-être dû mettre Mme Easton en garde.

Ah, celle-ci n'avait donc pas été prévenue de sa présence, songea-t-il en se dirigeant d'un pas ferme vers le groupe dont Judith faisait partie.

Oui, elle avait changé. Bien que toujours mince, elle avait à présent la silhouette d'une femme et non d'une très jeune fille. Ses cheveux étaient coiffés avec plus d'élégance, ses boucles ramenées sur sa nuque. Son port de tête était altier. Mais il ne voyait pas encore son visage.

C'est alors que Dorothy Hopkins l'aperçut et s'écarta pour le laisser entrer dans le groupe. Il put donc se tenir à côté d'elle, se tourner et saluer Judith.

— Madame Easton, dit-il.

Elle lui rendit son salut et s'adressa à lui avec une expression calme et indéchiffrable... telle que dans son souvenir. Il n'avait pas compris à l'époque qu'elle cachait sa véritable nature sous

ce calme apparent. Sa fuite avec Easton l'avait pris par surprise et anéanti.

Son visage avait changé aussi. Il se souvenait d'une jolie fille, auréolée de la fraîcheur de la jeunesse. Aujourd'hui, elle était belle. Les années avaient donné du caractère à ses traits.

— Il y a très longtemps, répondit-il à une remarque que quelqu'un avait faite, dans le groupe.

Il ne détacha pas les yeux de Judith Easton et ne remarqua pas l'embarras des membres du groupe auxquels on venait de rappeler leur ancienne relation. Il ne vit pas davantage qu'ils s'écartaient imperceptiblement, si bien qu'ils se retrouvèrent tous deux presque isolés des autres invités.

Judith évitait son regard et gardait les yeux rivés sur son menton, ou peut-être sur son nez ou sa cravate. Mais elle levait crânement le menton et donnait une impression de sérénité. Autrefois, il avait rêvé de découvrir le feu qui couvait sous ce calme, une fois qu'ils seraient mariés. Il ne se doutait pas alors qu'elle n'éprouvait pour lui que de l'indifférence, voire de l'hostilité.

Naturellement, leurs fiançailles avaient été arrangées par son père et par les parents de la jeune fille. À l'époque, il était vicomte. Il avait fini par hériter du titre de son père, trois ans auparavant. Judith n'avait pas manifesté de réticence quand il avait fait sa demande. Max avait attribué son silence à de la timidité. Il avait eu envie de faire d'elle une femme épanouie. De mettre fin à sa propre solitude, à son incapacité à nouer des relations avec les femmes, excepté celles qui n'étaient pas de son rang. Il l'avait

aimée totalement et follement, dès l'instant où il avait posé les yeux sur elle.

Ils avaient été fiancés pendant deux mois, puis elle l'avait abandonné, sans avertissement ni explication, alors qu'ils devaient se marier un mois plus tard.

— Il y a huit ans que nous ne nous sommes vus, je crois, lui dit-il.

En réalité, cela faisait exactement sept ans et sept mois. Elle s'était rendue à l'opéra avec lui et deux autres couples. Il l'avait raccompagnée chez elle, lui avait embrassé la main dans le hall de la maison de son père et lui avait souhaité une bonne nuit. C'était la dernière fois qu'il l'avait vue. Jusqu'à maintenant.

— Oui, dit-elle. Presque huit ans.

— Je vous présente mes condoléances pour la perte de votre mari.

— Merci.

Elle ne cessait de faire tourner son verre entre ses doigts. C'était le seul signe que son calme n'était qu'une façade.

Max ne fit pas mine de poursuivre la conversation. Il voulait voir s'il y aurait une nouvelle fissure dans son armure.

Judith continua de faire tourner son verre, posant la paume de sa main sous le pied de celui-ci. Elle leva les yeux, inspira comme si elle était sur le point de dire quelque chose, puis se ravisa. Elle porta ensuite son verre à sa bouche, mais il n'eut pas l'impression que ses lèvres touchaient le liquide.

— Excusez-moi, finit-elle par dire.

Il la suivit des yeux tandis qu'elle traversait la salle et se rendit compte que l'attention des

autres invités était rivée sur eux. Elle en avait probablement eu conscience tout de suite. Très bien. Max ne se sentait pas désolé du tout. Si elle était gênée, c'était parfait.

Il ne savait pas très bien quand son amour s'était transformé en haine. Cela ne s'était pas produit pendant les premiers mois qui avaient suivi sa fuite. Son incrédulité s'était transformée en panique, et il s'était lancé dans une série de voyages, dans le Lake District, puis en Écosse. La panique avait fini par céder la place à une sorte d'engourdissement, qui avait finalement débouché sur un chagrin profond qui l'avait vidé de ses forces. Pendant des mois, il n'avait plus eu envie de se lever le matin, de manger, de dormir, ou de vivre.

Pourtant, il avait continué à manger, et à dormir lorsque la fatigue le terrassait. Puis il s'était persuadé qu'il devait continuer à vivre. Il n'y était parvenu qu'en cultivant délibérément sa haine pour elle. Il avait détesté son manque de cœur, son mépris de l'honneur et de la décence.

Cependant, la haine pouvait être aussi destructrice qu'un chagrin d'amour. À son retour à Londres il avait cherché à avoir de ses nouvelles. Il s'était donné un mal fou pour en obtenir. Ce n'était pas facile, car elle ne venait jamais en ville. Puis il avait éprouvé une satisfaction mauvaise quand il était devenu évident qu'Easton avait repris ses vieilles habitudes. Judith le lui avait préféré ? Eh bien, elle subissait les conséquences de ce choix.

En fin de compte, il était parti dans son domaine à la campagne pour y commencer une

nouvelle vie. Pour empêcher l'amertume et la haine de le détruire.

Il avait réussi, dans une certaine mesure, en reportant l'amour qu'elle avait méprisé sur d'autres personnes. Pourtant, une envie irrésistible de savoir ce qu'elle devenait le poursuivait. La naissance de ses enfants. La mort de son mari. Son retour à Londres.

Le besoin de la revoir l'avait emporté sur toutes ses résolutions et sur le bon sens. Quand il avait appris son arrivée en ville et qu'il avait pris conscience de la violence de ses émotions, il avait été horrifié. Malgré les satisfactions que lui apportait sa nouvelle vie, ses anciens sentiments étaient toujours vivaces. Et ils l'avaient ramené à Londres, pour la revoir.

Tournant abruptement les talons, le marquis de Denbigh sortit de la pièce et quitta la maison de lord Clancy.

2

Le froid de décembre était mordant. Si la neige était rare, il y avait eu du gel plusieurs matins d'affilée, et le brouillard était glacial. On disait que la Tamise avait gelé, mais Judith ne s'était pas aventurée jusqu'au fleuve pour le vérifier.

Avec un temps pareil, il était tentant de rester calfeutré chez soi, aussi près du feu que possible, et loin des portes. Cependant, Judith avait passé presque toute sa vie à la campagne et elle aimait le grand air. En outre, elle avait deux jeunes enfants pleins d'énergie, qui avaient besoin de sortir au moins une fois par jour pour se dégourdir les jambes. Ils avaient donc pris l'habitude d'aller se promener dans Hyde Park tous les après-midi. Généralement, Amy les accompagnait.

— On s'engourdit en restant plusieurs jours au coin du feu, dit Amy. Il faut prendre de l'exercice. Je sens les effets de l'âge, Judith. Ma jeunesse s'enfuit au galop. Je me suis encore trouvé un cheveu blanc ce matin.

Kate avait un faible pour Amy, car celle-ci écoutait toujours attentivement, et même avec gravité, le babillage de la fillette. Elle semblait toujours savoir de quoi parlait Kate. Même

quand elle était toute petite et que personne, à part Amy et Judith, ne voulait croire que l'enfant parlait anglais.

Deux jours s'étaient écoulés depuis la soirée de lady Clancy. Judith et sa belle-sœur arpentaient les allées du parc, les mains bien au chaud dans des manchons de fourrure.

— J'aimerais parfois que prendre de l'exercice soit moins inconfortable, dit Judith. Je serais persuadée d'avoir perdu mon nez en route, si je n'en voyais pas le bout en louchant un peu. Il doit être tout rouge.

— Comme vos joues, répondit Amy. Mais ne craignez rien, Judith, vous êtes aussi jolie que d'habitude.

— Je ne voudrais pas avoir le visage rougeaud au bal des Mumford ce soir. En réalité, je préférerais ne pas y aller du tout. À moins que vous ne m'accompagniez, Amy.

— Moi ? s'exclama Amy en riant. Un jour, Maurice m'a dit que je mettrai tous les gentlemen dans l'embarras si j'allais au bal, car je leur arrive à la taille. Henry était d'accord avec lui, et Andrew aussi. Ils ont beaucoup plaisanté à ce sujet, mais en fait ils avaient raison. Par ailleurs, je suis trop vieille pour aller au bal, sauf pour servir de chaperon. Et comme vous n'avez pas besoin de chaperon, Judith, je resterai à la maison.

La mâchoire de Judith se crispa de colère. Comment Amy avait-elle pu garder un caractère aussi heureux, avec la façon dont les membres de sa famille la traitaient ? Elle leur faisait honte, sa présence les gênait. Ils l'avaient toujours gardée enfermée à la maison, à l'écart de la société, loin du regard des gens.

Judith s'en était prise à Andrew un jour, à l'époque où elle ignorait encore qu'il n'avait pas de cœur. Elle l'avait accusé d'être cruel, ainsi que ses frères, car ils avaient empêché Amy d'assister à une fête d'été, dans une ville voisine.

— Nous agissons dans son intérêt, avait-il rétorqué. Nous ne voudrions pas qu'elle soit blessée dans son amour-propre. Il vaut mieux qu'elle reste dans la famille, où son apparence ne choque personne.

— Un jour, dit Judith à Amy, nous irons jusqu'au fleuve, pour voir s'il a vraiment gelé. Claude dit que si la couche de glace s'épaissit, des échoppes seront dressées sur le fleuve et qu'il y aura une foire. Mais je suis sûre qu'il exagère.

— Des échoppes ? Comme ce serait excitant. Vous pensez qu'ils vendront des choses, Judith ? Bien sûr, si c'est une foire. Nous pourrions peut-être acheter des cadeaux de Noël. Je n'ai pas encore fait d'emplettes, et Noël est dans trois semaines.

Enthousiasmée par cette perspective, Amy cessa de penser au bal. Les bals n'étaient pas pour elle. Il était trop tard. À une certaine époque, elle avait rêvé d'aller à Londres pour la saison et de faire ses débuts dans le monde. Bien sûr, son miroir lui avait toujours renvoyé l'image d'une personne trop petite et sans beauté. Et puis, il y avait ces cicatrices de variole sur son front et son menton. Mais elle était jeune alors, et elle rêvait.

Son père ne l'avait jamais emmenée à Londres. Et elle avait fini par comprendre qu'il pensait impossible de lui trouver un mari. Peu à peu, elle avait fini par accepter la réalité : elle était

vieille fille et le resterait. Elle avait appris à se réjouir du bonheur des autres et à aimer les enfants de ses proches.

— Cours devant nous ! dit-elle quand Kate la tira par la main. Tante Amy n'a pas la force de courir.

Elle lâcha la menotte de sa nièce et la regarda rejoindre son frère, Rupert.

Judith observa les deux enfants qui gambadaient devant elles. Rupert naviguait sur un océan imaginaire, tel un puissant navire aux voiles déployées, tandis que Kate sautillait d'un pied sur l'autre.

Elle avait du mal à croire que Noël approchait. Rien dans l'atmosphère n'annonçait la saison des fêtes. Noël avait toujours été un moment important et abondamment célébré dans sa famille. L'espace d'un instant, elle regretta de ne pas avoir fait le long voyage jusqu'en Écosse. Une fois arrivés là-bas, ils auraient passé de bons moments, tous ensemble.

Dans la famille d'Andrew, Noël était aussi une fête importante. Traditionnellement, toute la famille se rassemblait à Ammanlea. Après son mariage, Judith avait dû se joindre à elle et abandonner les habitudes de sa propre famille. Elle avait détesté cela. À Ammanlea, les seules activités consistaient à jouer aux cartes et à boire plus que de raison.

L'année précédente n'avait pas fait exception. Ils portaient tous le deuil d'Andrew, et la nursery avait été la seule pièce à être décorée. Mais il y avait eu les jeux de cartes et les boissons, malgré les vêtements noirs des convives et l'ambiance sinistre.